

# RACONTER L'HISTOIRE

Entretien avec Michel SERRES

*Penseur et conteur du « grand récit » du monde, Michel Serres relève qu'il est fait de commencements imprévisibles. Vivre dans la contingence fait apparaître le rôle de la liberté. Un des commencements les plus significatifs est la naissance virginale du Christ.*

■ **Études :** *Michel Serres, vous êtes souvent présenté comme un philosophe, mais n'êtes-vous pas plutôt un historien, un historien des sciences, voire un conteur, quelqu'un qui raconte l'histoire avant de chercher à la mettre en concept ?*

**Michel Serres :** C'est simplement l'histoire de ma vie. Car j'ai commencé par enseigner la philosophie, avant de m'éloigner de cette discipline et de trouver un poste dans le département d'histoire des sciences. C'est là que j'ai enseigné le reste de ma vie. En outre, il se trouve qu'en France, l'histoire des sciences a été initiée par des philosophes.

Quant au récit, j'ai passé ma vie à découvrir qu'il était plus profond que la philosophie. C'est vrai pour ce que j'ai appelé le « grand récit », celui de l'histoire de l'univers. C'est vrai aussi pour la philosophie qui élabore des concepts. Un concept, ce n'est pas concret. Dans la philosophie de langue française, il est traditionnel de raconter des histoires. Les *Pensées* de Pascal sont pleines de petites histoires,

De l'Académie française.

la *Théodicée* de Leibniz aussi, des histoires qui sont beaucoup

plus charnues et intéressantes à entendre que les concepts. Diderot est un grand génie à cause de cela. *Jacques le fataliste* est plus efficace qu'un traité de la liberté et de la fatalité : il passe par tous les concepts, et vous ne le voyez pas. Pascal fait cela aussi, Montaigne le fait en permanence. Ce n'est pas une tradition de professeurs, c'est une tradition de conteurs. La littérature affleure à la philosophie. Et, pour aborder l'héritage chrétien, l'Évangile, ce n'est que cela. Il ne contient pratiquement pas de discours, ou très peu, mais surtout des paraboles, des petits récits dans le grand récit.

■ **Études :** *Il y a l'histoire des sciences et il y a la science comme histoire. Raconter la science, c'est dire que l'histoire n'est pas que le fait des sociétés humaines et des décisions des personnes qui les composent. La notion d'histoire ne s'applique pas seulement à l'aventure de l'humanité. De plus en plus, nous percevons que la nature elle-même a une histoire. La réalité des choses serait-elle radicalement temporelle, historique ?*

**M. S. :** L'histoire telle que nous l'avons pratiquée et enseignée pendant des siècles, c'était essentiellement l'histoire des hommes. Mais en fait, il y avait déjà une restriction : c'était surtout l'histoire des villes. Or, jusqu'en 1850, il n'y avait que 8 % des gens à habiter les villes. L'histoire avait donc oublié les paysans, qui représentaient 92 % de l'humanité. Une deuxième restriction limitait l'étude de l'histoire à celle des documents écrits. Pourquoi cela ? Parce que l'histoire était définie dans son commencement par l'invention de l'écriture. Il était postulé que cette invention représentait le début de l'histoire. La conséquence de cette décision, c'était que l'histoire avait complètement exclu les peuples sans écriture. Premier oubli : les paysans ; deuxième oubli : les peuples sans écriture. Heureusement qu'une science a pris le relais : l'ethnologie, qui s'est occupée de ceux que l'histoire avait oubliés. Mais elle avait oublié aussi ce qui s'était passé avant l'invention de l'écriture – la préhistoire, qui couvre la longue période entre l'émergence d'*homo sapiens* et l'invention de l'écriture. Le commencement de l'histoire, c'était l'invention de l'écriture ; le commencement de la préhistoire, c'était le commencement d'*homo sapiens*. Mais du coup, l'histoire et la préhistoire ne s'occupant que de l'homme, elles avaient oublié ce qui s'est passé avant l'arrivée de l'homme sur la planète. C'est la biologie de l'évolution qui prend le relais. Elle s'occupe de l'histoire de l'ensemble des vivants.

Autrement dit, il n'y a pas que l'homme à avoir une histoire. Les vivants qui nous entourent ont aussi une histoire, que ce soit les fourmis, les insectes, les quadrupèdes, etc. Et cette histoire commence il y a trois milliards huit cents millions d'années, avec les premières bactéries, l'univers bactériel qui a deux milliards d'années, et puis l'explosion du Cambrien, etc. On connaît dans ses grandes lignes le scénario du début du commencement des vivants il y a trois milliards huit cents millions d'années, car il existe des théories qui tentent d'en rendre compte. Cela n'a pu se produire que selon des transformations données du milieu inerte, et en particulier de la planète. Il faut donc savoir comment a commencé la planète il y a quatre milliards d'années. Mais la planète elle-même n'a commencé qu'au sein d'un univers donné qui évolue (expansion, refroidissement, constitution d'amas de matière dans les galaxies, etc.). Il faut donc remonter encore plus loin dans le passé, à quinze milliards d'années. L'histoire qui commence au début de l'écriture exclut les vivants, la matière inerte, etc. L'histoire se vante de ne parler que de la mémoire; en fait, elle n'a fait qu'oublier: oublier de nombreuses catégories de personnes, oublier ce qui se passait dans l'humanité avant l'écriture, oublier les êtres vivants, oublier les choses inertes, etc. Elle a oublié quelque chose qui est colossalement plus long que l'histoire telle qu'on la définit habituellement. Cette histoire au sens restreint ne couvre que quelques millénaires, alors que le monde commence il y a quinze milliards d'années.

***Les commencements ont tous été pratiquement imprévisibles***

Le problème est qu'on ne savait pas voir. Il y avait des fossiles, encore fallait-il savoir les lire, ce qui est certes difficile. Ce que j'appelle le « grand récit », c'est tout ce qui se raconte à partir du *Big Bang*, l'expansion de l'univers, le refroidissement, l'apparition des planètes, l'apparition de la vie, les espèces et l'apparition de l'homme en dernier, et l'histoire des hommes tout à fait à la fin. C'est donc une histoire qui est *ponctuée de commencements*, qui sont autant de coups de théâtre. Autrement dit, son déroulement est imprévisible. La catégorie que l'on pourrait utiliser dans le grand récit, c'est celle de la *contingence*: cela aurait pu ne pas être, cela aurait pu ne pas se produire. C'est un récit au sens narratif, autrement dit, au sens littéraire.

Toutes les philosophies de l'histoire, proclamant que c'est la Raison qui la conduit, sont sans contenu. Les commencements ont tous été pratiquement imprévisibles.

■ **Études :** *Si ce grand récit est le théâtre de la contingence, est-ce que cela implique qu'il est impossible de penser une finalité ?*

**M. S. :** C'est à peu près impossible de penser la finalité, parce qu'on ne peut la penser qu'au futur antérieur. Une fois que c'est passé, on peut reconstruire le récit après coup, et se dire que c'était fatal que cela arrive. Mais si vous remontez avant, vous ne pouvez pas prévoir la survenue de l'événement. Bergson appelait cela: le mouvement rétrograde du vrai. Rétrospectivement, on peut bâtir autant de rationalités que l'on veut, car tous les récits sont *a priori* possibles. C'est d'ailleurs une expérience courante. Quel temps fera-t-il demain matin? Vous ne pouvez pas me répondre, mais un historien, après-demain, dira qu'il était nécessaire que la journée ait été pluvieuse. La finalité est toujours rétrograde.

■ **Études :** *L'homme peut-il vivre dans la contingence ?*

**M. S. :** Mais il ne fait que cela. Si vous êtes enceinte, vous ne pouvez pas savoir à quoi ressemblera votre enfant quand il va sortir de votre ventre et, pire encore, comment il va réagir quand il aura deux mois, deux ans, vingt ans, etc. La contingence est notre nourriture quotidienne. Il est vrai que c'est très douloureux de le penser et de le vivre. Vivre dans la contingence n'empêche pas que le bon père de famille a quand même un devoir de prévoyance. Maupertuis a développé la mécanique rationnelle, et c'est lui aussi qui a inventé le mot de prévision. La mécanique rationnelle permet de prévoir où tombera le boulet qui sort du canon avec telle vitesse et telle orientation. Voltaire lui a fait remarquer qu'en français il fallait distinguer deux mots: la prévoyance et la prévision. Si la première est à la portée de la connaissance humaine, la seconde ne l'est pas: seul Dieu peut prévoir. C'est précisément parce que le monde est imprévisible que nous devons nous occuper de prévoyance.

■ **Études :** *L'histoire humaine est liée à la liberté, c'est-à-dire aux décisions que nous prenons dans ce contexte d'imprévisibilité. Si l'on étend cette no-*

*tion d'histoire, comme vous le faites, plus largement qu'à la seule humanité, peut-on dire qu'il existe une forme de liberté en dehors de l'humanité, et par conséquent qu'il existe un autre type de relation entre l'humain et le non humain, un autre type de relation que le couple personne-chose avec lequel on fonctionne habituellement ?*

**M. S. :** Pas seulement de liberté, mais même de pensée. On ne connaît pas de vivant qui n'émette pas d'information, qui n'en reçoive pas, n'en stocke pas et n'en traite pas. Tous les vivants le font. Et pas seulement les vivants ; même les objets inertes le font. Les planètes, les étoiles, les galaxies, etc. émettent de l'information, en reçoivent, en traitent, en stockent, comme nous-mêmes le faisons. Par conséquent, les choses ne sont pas des choses. C'est l'une des grandes découvertes aujourd'hui : avec la notion d'information, la distinction sujet/objet est en train de craquer. En outre, la conscience est quelque chose d'émergent par rapport à tout le reste. Elle a commencé à un certain moment de l'histoire, comme l'un des plus grands coups de théâtre qui ont lieu sur la planète.

Nous sommes pourtant aussi dans l'ordre du continu. Entre un automate génétique comme une bactérie et nous, il y a un continuum évolutif qui est passé par les oiseaux, les reptiles, les quadrupèdes, etc. La conscience émerge comme un phénomène nouveau, mais elle le fait au sein d'une continuité.

■ **Études :** *Abordons maintenant le phénomène chrétien. Le christianisme marque-t-il un commencement ? Est-il un phénomène émergent dans l'histoire ?*

**M. S. :** La chose la plus imprévisible qui nous concerne et qui m'a concerné, c'est le passage du judaïsme au christianisme. Le judaïsme inclut une forte tradition généalogique. J'ai beaucoup d'amis juifs qui sont complètement athées mais continuent à être juifs. Et même, paradoxalement, ils sont encore plus juifs. Être juif, c'est une religion plus une généalogie. Du coup, l'identité juive tend à se restreindre à un peuple. Une des choses qui caractérisent le christianisme dès son début, c'est d'aller enseigner à toutes les nations. Le christianisme ne se définit plus par une généalogie. Si vous étiez chrétien et que vous êtes devenu athée, vous quittez le christianisme, vous cessez d'être chrétien. La généalogie de Jésus, telle qu'elle est rapportée par saint

Mathieu dans son évangile, comporte une rupture : « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus. » (Matthieu 1,16) Joseph est l'aboutissement de la généalogie, mais n'est pas le père de Jésus. En revanche, Marie est la mère de Jésus, mais elle est vierge ! La virginité de Marie est quelque chose que je n'avais jamais compris, mais qui est essentiel dans le dogme chrétien : elle rompt précisément avec la généalogie au sens juif du terme. Être chrétien, cela signifie croire en la divinité de Jésus-Christ. Jésus-Christ est fils de Dieu et non pas fils de Joseph. Du coup, le christianisme n'étant plus une généalogie, il peut se répandre dans l'univers, rassembler un grand

### **Le christianisme est un commencement extraordinaire**

nombre de gens – à la condition qu'ils croient personnellement. Ce que crée le christianisme à ce moment-là, c'est l'individu. C'est moi, dit saint Paul, qui croit en

Dieu. « Il n'y a plus ni juif, ni grec, ni homme, ni femme » (Galates 3,28), mais la personne dans son individualité. Le christianisme est un commencement extraordinaire, tel qu'il y en a peu d'équivalent dans l'histoire. C'est pour cela que la virginité de Marie est un dogme majeur.

Le christianisme inclut aussi un certain rapport à la terre. Toutes les religions antérieures étaient des religions du *pagus*, c'est-à-dire la « terre labourée » (c'est cela qui a donné à la fois « paysan » et « païen »). Elles pratiquent un culte des ancêtres qui sont enterrés dans cette terre. Lorsque les peuples de l'Occident se sont convertis au christianisme, il est arrivé un changement considérable : le *pagus* n'était plus sacré. Il n'était plus religieux. Ce n'est plus alors la Jérusalem terrestre qui importe, mais la Jérusalem céleste. L'ère moderne commence là. Dès qu'on regarde de près ce commencement, on comprend la bombe extraordinaire qu'a été le christianisme. Peu de gens s'en aperçoivent tellement elle est extraordinaire. Mais sans elle, vous ne pouvez pas expliquer que des milliards de gens soient devenus chrétiens. Je ne vois pas dans l'histoire d'autres exemples comparables à la naissance du christianisme. Les commencements sont imprévisibles – nous l'avons dit –, mais, en se retournant, on peut souvent les comprendre. Là, en se retournant, on met des millénaires à comprendre ce qui s'est passé.

■ **Études:** *Mais pourquoi alors, si nous sommes dans une nouveauté radicale qui rompt avec ce qui précède, avoir gardé l'Ancien Testament? Comme nous l'avons dit précédemment, l'émergence ne suppose-t-elle pas une continuité?*

**M. S.:** C'est une vraie question, parce que toutes les hérésies viennent effectivement du rejet de l'Ancien Testament. Mais je pense qu'on l'a gardé pour une raison très profonde: c'est que cette bifurcation, il faut l'accepter comme une bifurcation. Vous ne pouvez l'assumer comme telle que si vous avez devant l'esprit ce dont elle provient. Dans l'histoire des sciences, il y a eu des situations équivalentes. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Max Planck croit à la continuité dans la matière; il ne croit pas aux atomes. C'est un physicien classique. Puis il tombe sur le problème du corps noir, qui n'a pas de solution dans le cadre classique. Il faut trouver autre chose. Il invente alors les quanta, qui postulent une discontinuité dans la matière, mais il a toujours dans l'esprit l'ancien cadre. Le christianisme est tellement extraordinaire qu'en fin de compte nous n'arrivons pas à y croire.

■ **Études:** *Si l'on vous suit, le christianisme ne devrait pas être défini d'abord comme une tradition.*

**M. S.:** Il instaure une tradition. Quand vous avez une bifurcation comme celle qui s'est produite, elle rompt avec la tradition antérieure, mais, à son tour, elle en instaure une nouvelle. Quand une mère chrétienne met au monde un nouvel être, la première chose qu'elle doit dire à l'enfant qui sort de son ventre, c'est: c'est toi que j'ai choisi, c'est toi que je veux, je t'adopte. Tu n'es pas mon fils seulement parce que tu sors de mon ventre; tu es mon fils parce que je t'aime et que c'est toi que j'ai élu. Je ne suis pas soumise au fait que ce soit toi – non: je te choisis.

■ **Études:** *Cette dimension de singularité de la personne, tout cela va à l'encontre d'une sorte de grégarisme ou de « syndrome d'appartenance », selon votre expression. Le problème aujourd'hui n'est-il pas le « tribalisme »?*

**M. S.:** Aujourd'hui, tout le monde se plaît à critiquer l'« individualisme ». La parole de Paul citée plus haut instaure ce que c'est que *ego*. Le christianisme a inventé l'individu, mais il a fallu plusieurs siècles pour qu'il se construise: il a fallu Descartes, Rousseau... Prenez l'invention de la photographie. Elle s'inscrit dans cette histoire.

La peinture autrefois ne peignait que des princes, alors qu'avec la photographie n'importe qui peut avoir son portrait. Un ensemble de causes se rassemblent, et, tout à coup survient l'individu. Et ce n'est pas si ancien. Cela dit, il est bien clair que maintenant il faut inventer de nouvelles appartenances.

■ **Études :** *Justement, parlons d'appartenance. Le christianisme n'est pas seulement une confession de foi individuelle, mais aussi une communauté, l'Église. Il y a un lien entre l'affirmation de soi et la relation avec autrui. Un thème récurrent dans votre œuvre est celui de la vulnérabilité, de la fragilité. Peut-être cela rejoint-il ce que nous venons de dire : l'ego sans égoïsme. Ce que vous dites de la fragilité, de la vulnérabilité, de la capacité d'être touché, d'être affecté, serait l'essence même de la rencontre...*

**M. S. :** C'est saint Paul lui-même qui dit : je suis un avorton, j'ai une épine dans ma chair. Il ne se décrit jamais comme un athlète. Il se décrit comme un avorton, comme quelqu'un qui est fragile. L'individu est fragile. Un des éléments fondamentaux du christianisme, c'est que son Dieu n'est pas un Jupiter ; c'est une victime, avec une couronne d'épine et le flanc troué par la lance. C'est la première fois dans l'histoire qu'on a renversé la place de Dieu. Au lieu que Dieu soit le maître de l'univers qui lance des éclairs, il est devenu la victime des hommes, la victime de l'histoire, la victime de la violence humaine.

Michel SERRES

*Propos recueillis par Laurence Devillairs et François Euvé*



Retrouvez le dossier « **Essais** »  
sur [www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)